

Dans les jours qui viendront, longtemps, longtemps après
Que nos chairs et nos os seront leur cendre
Ceux là qui s'aimeront et qui voudront descendre
Dans les halliers touffus des amours frais

Ceux d'alors - si le cœur bat la vie en leur torse
S'il leur vient l'appétit des femmes aux chairs d'os
Si leur poitrail se lève au rut - liront encore
Mon vers vivant de ta splendeur et de ta force.

passeront
Ils ~~seront~~ ainsi que de jeunes vainqueurs
Dans les loubains des soirs solennels et splendides
Les bras noués, le front vermeil, les yeux candides
Exportés par mon rêve, au delà de leurs cœurs

Dorés par le couchant loubain de clarté blonde
Marchant transfigurés dans un air lumineux,
Orgueilleux de leur joie, et de sentir en eux
Un besoin de remplir de leur être, le monde.

(Je crois que cela doit dater au
environs de 1880. ?)

Je veux garder en moi le souvenir caudide
Qu' ton corps planta dans mon cerveau
Lors que sous les premiers feux de notre amour nouveau
La chair, quoique rustaude, me paraissait splendide⁽¹⁾.

A ton torse pendus, tes deux seins triomphaux
Sonnaient autour du cœur les amoureuses fêtes
Les épaules qui, d'ambre et de roses sont faites
Portaient la tête au l'orgueil des piédestaux.

Les pieds puissants et forts par les sentes mousues
Râssaient dans la poussière
Ton front était un lac
Les paupières

Les bras se déployaient en barres de clarté
Les yeux semblaient loubains comme de grand paysage
Les
Semblaient un torrent d'or dans le marbre sculpté.

Et tu venais vers moi à l'heure coutumière
Lorsque les coqs vieilles chantaient sur les fumiers

(1) autre version

: la chair m'apparaissait, quoique lourde, splendide

La peau chauffée enor de ton embrasement
Et les moelles en paix, et l'esprit en bien être
A peine ai-je quitté tes yeux, que brusquement
Mon cœur qui voit trop loin se tend vers les peut-être.

Et me prouve qu'un jour, tous deux nous laisserons
Aller vers d'autres mains, nos mains d'esépousées
Et que lassés de nous, tous deux nous baisurons
~~Sur~~^{sur} d'autres fronts aimés, d'autres mêmes pensées.

Mais alors, quel qu'il soit, celui qui, mâlement
Entre ses bras noués tiendra ta chair de gorge
Et remplira tes flancs de son tressaillement
Et tes desirs béants des feux de son rut rouge,

Dis lui qu'il soit hautain et fier de ta splendeur.
Qu'il marche dans l'orgueil de ta beauté brandie
Qu pour mon rêve altier son torse fut ardeur
Et que pour mes desirs, ton sein fut incendie.

Que tes pas m'ont conduit aux parcs délicieux
Où les vents sont berceurs d'amour et de tempêtes
Que mes yeux ont appris le regard de tes yeux
Et mon corps, de ton corps les noces et les fêtes

La festa

2

Que tout mon être en toi plonge comme un soir d'or
Avec ses feux géants au creux des lacs sans voiles
Et qu'au fond de ton cœur, il est peut-être encor
Resté comme un reflet vibrant de mes étoiles

(Plutôt avant 1880 ?)

Combien ce jour premier nous promet-il d'années
 De recommencements des mêmes ruts, toujours,
 Des mêmes torsions d'instincts éperonnées,
 Et des mêmes sursauts de fièvres et d'amours

Combien nous fîmes nous des serments de tendresse
 Étendus sous les deux, côte à côte, au soleil.
 Au souffle inapaisé d'un grand vent de paresse
 Dont les voiles traînaient au ras du blé vermeil.

Combien restâmes nous mêlés en un seul être
 Combien noueusement l'un dans l'autre entrés
 Nous sommes nous senti nous fondre et disparaître
 Dans les rouges brasiers de nos sens effarés.

Il me semblait que les matins au feu de moire,
 Les soirs, où tout le ciel semble se reinflammer
 Dardaient uniquement leur lumière de gloire
 Pour permettre à mes yeux de te mieux transformer

Que tout avait pour nous des tendresses latentes
 Du fleuve là bas, qui sac les sables roux
 Et parmi les roseaux poussait ses eaux chantantes
 Avec sa voix lente et claire, chantait pour nous.

Que l'air se faisait doux, caressant et tranquille
 Pour ne rien remuer autour de nos bonheurs.

Ne rien nous rappeler du mal indélébile 2
Ne rien casser, dans le rêve de nos deux cœurs.

Depuis, le temps a pu déraciner mon âme
De tous ses souvenirs, avec sa main de fer,
Et me jeter, de rut en rut, de femme en femme
Comme une vague au vent s'en va de mer en mer.

Il suffit de penser à ta beauté d'aurore
À tes yeux dont mes yeux ont senti les éclairs.
Pour qu'au fond de mes nuits tristes, je sente encore
Le frisson de ton corps, remplir mes bras déserts

Emile Verhaeren

(Environ 1880.)

L

Helas, combien immensément superhumaine
Ton large amour t'avait grandie, et combien haut
J'avais dressé mon rêve énorme, et comme il faut
Saper des tours d'orgueil, le long de mon domaine.

Jeïssu ? Helas mortelle et pâle aimée, Helas !
Tu ne l'étais donc point - mais c'était ma folie,
Pauvre corps tant fêté que le mal humilié,
De te dresser en moi, comme un marbre d'Hellas.

De t'imposer au sol natal et de me dire
Que rien n'égalerait ton corps pavoisé d'or,
Que toute force au monde était, même la mort
Captive au despotique ainsant de ton souvenir.

Que tu la dominais par ta seule beauté
Mère et grandiose, immense et solennelle
Et qu'une inévitable éternité charnelle
L'aurait raidie un jour en sa divinité.

Helas et te voilà comme une clarté pâle
Qui me souris, comme une éparse floraison
Et la voici fauchée au cœur notre moisson
Et le voici qui me hante, son râle
Le souvenirs - tu ? La mort rêvait... Ces glaives droits
Les deux hérons énigmatiques
Leurs pieds de fer et puis leurs becs hiératiques
Prophétisant vers nous, avec de grands cris froids

Emile Verhaeren
Entre 1880-85. ?/

(Les amours triomphales)

2

Lorsque tu t'en allais doucement résignée
La face de pâleur et de mort imprégnée
Le corps trop saccagé pour te guérir encor,
La campagne s'inclinait dans sa large paix d'or.

Lourdement magnifique et massivement blonde,
Nul bruit, nul vol d'oiseau, nulle chanson, nulle onde
De nuage enroulé sous l'horizon bougeant.
Il transpirait du sol une vapeur d'argent.

Lui montait et montait dans les ^{plaines} glorieuses seranies
Comme un mystique appel des choses souterraines
Vers les chairs et les os que la terre tiendrait
Bientôt sous son baiser léisibreu et discret.

Les lacs et les marais, également tranquilles
Et les ruisseaux songeurs près des joncs immobiles
Ne réfléchissaient dans leur miroir diaphane
Que le vaste silence et l'immobilité.

Et le midi lucidait de la blancheur des marbres
Et ses flux crétaient d'or les sommets verts des arbres
Et la chaleur tombait, et l'on voyait des yeux
Immensement s'ouvrir dans les horizons bleus,

Si loin, qu'on aurait-dit, par l'énorme étendue
Une attention fixe, ardente et suspendue
Comme si la nature au tout centre fleurir
Se faisait solennelle à te voir mourir.

Je veux, en des jardins merveilleux et superbes
 où sur des arbres bleus fleurissent des oiseaux
 où le soleil vêtu de la robe des eaux
 traîneraient leur manteau perlé, parmi les herbes.
 traîne son linceul d'or — — ? —

Le voir, toi, la puissante et rouge éternité.
 Éternité de chair, qui domines mes rêves
 Et prolonges loin au delà des saisons brèves
 les floraisons } d'orgueil de ta large beauté.
 du rêve. — — ?

Marcher sur l'odorant tapis pariétale
 que l'automne répand par les roches des soirs
 Quand de l'horizon d'or fument les encenseurs
 devant les grands soleils qui descendent sous terre.

Mue et ceinte de fleurs, je veux te voir marcher,
 Les pieds, en s'avancant, feraient de la lumière,
 et pour arrêter sa course coutumière,
 Et les hommes mourraient, qui voudraient t'approcher

Emile Verhaeren
 - Surv. 1880-85. — 17/

"les Amours triomphales" —

4

Notre amour approchant de sa maturité
Plus j'étudie en toi tes orgueils d'attitude
Plus souvent m'apparaît en sa fière amplitude,
La déesse qu'on voit grandir dans la beauté.

Tu restes la femelle en sa rusticité
Autant que le demandeur encor mon amour rude
Puis, de digne d'avoir une chair rose et prude
Aboi, ainsi qu'un chien, autour de la santé.

Mais, tu me viens du temps des Hellades lointaines
Où les Vénus passaient, le soir, au fond des plaines
Blanches comme le jour, à longs pas nonchalants

Quand tu descends par les sentes

La fin est indéchiffrable

5

Lorsque parmi les jours, les immensément tristes,
Roulent des flots d'angoisse et des mers de douleurs
Et des brouillards d'ennuis et des brumes de pleurs
Un jour, toujours plus noirs sur nos cerveaux artistes,

Et que nos cœurs, sentant l'universel dégoût
Au fait de leur orgueil fermenter en blasphèmes,
Sont des vases poreux qui se rongent eux-mêmes
Et qui poussent dans l'air, leurs miasmes ^{d'égoût.} ~~d'orgueil~~

En ces heures, oh! si machalamment féroces
Qui'on souhaite mourir en souffrances atroces
Grinçant de mal, hurlant de peur, et aïssi d'effroi,

Qu'on t'approche, oh la ^{simple} ~~seule~~ et tremblante femme
Oh la si bonne et belle; et soudainement, à moi
Qui n'ai droit qu'à ton corps, tu partages ton âme

Emile Verhaeren
1850-88 -

"Les Amours Triomphales"

7
Quand le sol fatigué se refuse à produire
Afin qu'il se repose ~~de~~ la plante du genêt
Et sous cette moisson riche, qu'on entend bruire
La glèbe, à la vigueur, superbement renaître.

Le genêt croît, il pompe à peine un peu de sève
Au réservoir profond qui sous les terreaux dort
Puis bourgeonne et verdit et broussaille et se lève
Et comme un casque albat, se hérissonne d'or.

Et nous aussi, quand nos forces seront à terre,
Ainsi que de grands socs jetés sur les labours,
Nous planterons nos cœurs de poésie austère
Et laisserons dormir nos vults sur nos amours.

Nous reverrons ensemble, et les deux mains unies
Avec le songe ardent qui va du cœur aux yeux
Les Mars et les Vénus des roses Joniés
Et les peuples béants sous la beauté des dieux.

Et des soleils pâlis cendrant les paysages
Où planent des bouillards avec un vol chargeant
Autour de très ^{hauts} lombs et très vagues visages
Qui nous sourient, de loin, dans un nimbe d'argent.

Et les fronts et les yeux et les torses célèbres
Qui grandissaient l'ardeur des siècles d'autrefois
Les cheveux paroisés d'ashes et de ténèbres
Comme la frondaison estivale des bois

Emile Verhaeren
1880-81.

"Les Amours triomphales"

8

L'été, sous un soleil chevelu de courroux
Au bord du fleuve, au plein des épaisses herbes,
Je te revis parmi les faucheuses courbées,
La croupe montueuse, à hauteur des ^{poins} fers coup.

Tu dominais ce coin de campagne marine
De ta grasse vigueur flamande, et tu pleinais,
La jupe retroussée et les jambes au frais,
Et la chemise lâche, autour de la poitrine.

Comme s'ils entouraient un gars ardent, tes bras
Serraient et soulevaient l'herbe par brouettes
Et la dressaient en l'air, sur des perches dentées,
Et par un large effort, la lançaient jusqu'au tas.

L'aube te surprenait, bottelant les fourrages,
Et ta splendeur, aux champs précédait ses splendeurs.
Comme si tu voulais noyer dans les labeurs
Un lourd débordement de sèves et de rages.

Les soirs qui descendaient se rencontraient debout,
Titi, malgré l'afflux de ses rayons ^{torrides} ~~du~~
Quand les autres dormaient sur les sentes arides
Le contemplant, sarclant dans les fournaises d' tout.

Ont le travail énorme et rude et lourd des fermes
Comme un mâle musclé, tu le domptais. Ton dos
Faisait sauter sur lui les plus larges fardeaux
Et tes pas les portaient avec des rythmes fermes.

Aussi, quand le dernier charroi des fenaisons 8 2
Lourd et monumental, rentrait, selon l'usage
La reine à son sommet, tout le village
L'imposait en déesse et mère à ses moissons

Et sa chair s'étalait sur ce trône mobile
Dont le vent triomphal échevelait les bords
Et tu resplendissais, droite, parmi les ors
Des foins, irradiés de lumière immobile!

Emile Verhaeren
1880. 39

~~"Les Amours triomphales"~~

Il me faut ta santé pour m'attacher encor
Avec des liens de joie aux berges de la vie
Et tes longs baisers lourds et ta gorge servie
Et tes yeux allumés comme un grand repas d'or.

Si je puis m'attabler autour de ton corps rouge
Et boire avec mes sens, le vin de ta beauté,
Et repâtrer l'ardeur de ma voracité
Avec ton sang de tête, avec ta chair de gouge,

Si je puis m'éblouir à ton rayonnement
A ta ~~splendeur~~^{force}, à ta sève, à ta splendeur, pendues
Comme des fruits pourpres vers mes lèvres tendues
Si je puis t'absorber en mon étreignement,

Ce qui'ont détruit en moi des femmes criminelles
Ce que d'autres amours, m'ont fait au cœur souffrir,
Ce que j'ai regretté de voir en moi mourir.
Ce culte antique et fier des déesses charnelles -

Peut être un jour, par toi, me sera-t-il rendu !
Et ton visage ira solennelle et sereine
Tout au long de mes vers que ma pensée égène
Au souffle triomphal de son sève éperdue.

Parmi des larges vers
Le long

Emile Verhaeren
1880. H

"Les Amours Triomphales"

Je t'apporte mon être entier à raffermir
 Natal pays de Flandre, où les femmes trop rudes
 Et ^{trop fortes} ~~superbes~~ pour nos amours douilletts et prudes
 Sentent leur ~~cœur~~ ^{chair} de sève et de santé ^{vigueur} frémir

Le vent qui sur ses ^{champs fait ondoyer} prés ~~déroule~~ au loin ses chaînes
 Les aurores d'argent perlé, les longs ruisseaux
 Que gardent aux deux bords, les lances des roseaux
 Le sang roburneux qui traverse les chênes.

Les blancs midis, nacrés et torrides miroirs
 Où se mirent l'ardent soleil et le nuage
 Les couchants d'or, oiseaux de meurtre et de carnage
 Qui dépecent au loin le cadavre des soirs

Les passages épais, dont les parfums énormes
 Montent grisés dans l'air matinal les saureaux
 Les fleuves et les lacs, les bois et les terreaux
 Et tout le ^{débordement} gonflement de ses flots difformés.

Raccourcissant en moi ^{le} mon sang sophistiqué
 Réveillera mon âme et mes forces dormantes,
 Et verseront ainsi que des urnes détrempées
 Un peu de leur orgueil sur mon corps détraqué

Emile Verhaeren
 1880-89

"Les Amours Triomphales"

Non les jours ténébreux où c'est l'âme qui pleure
Ou la chair d'or, malgré ses triomphaux appels
Ne distraient point l'esprit des lourds ennuis de l'heure
Et du fixe regard des soucis éternels.

Tu ne les connais point et ne parviendrais guère
À pénétrer l'horreur de leur fatalité.
Corps de soleil, mon corps, où rien ne fait la guerre
À la quiétude, à la splendeur, à la santé.

Ils sont égaux toujours, les rythmes de ton âme
Et clairs, et purs, et bleus, les lointains de tes yeux
Ton front est un autel où s'allume une flamme
Que ne sordront jamais les vents séditions.

Dans ton cœur primitif, rien de noir ne scintille
Et les remords n'y font jamais sonner leurs pas.
Et dans la ^{large} grande paix de ton cerveau tranquille,
Les doutes emportés ne se cabreront pas.

Et tu vivras ainsi longtemps - et ce grand calme
Lorsque tu pencheras ton âme un peu sur moi
Fera descendre autour une fraîcheur de palmier
Et toute un ^{grandeur} ~~portent~~ d'espérance et de foi.

Et je t'aimerais plus encore

Emile Verhaeren
1880-85

À la superbe paix rouge de la santé

"Les Amours triomphaux"

Tu n'es pas seulement la brute solennelle
 La génisse paissant à fanons pleins, l'amour
 Qui ^{superbelement debout dans} tend son muffle rouge vers la gloire charnelle
 D'un rose soleil d'or, éclos au soir du jour.

^Mort tu n'es pas la louve énorme et halebante
 Hurlant la nuit ses cris voluptueux
 Sentant se torquer en elle une âme tourmentante
 Qui la chasse au travers des ruts tumultueux

Si ton corps est lascif, ton âme est inquiète
 De mes pleurs non versés sur des maux singuliers
 Tu ne les comprends pas, mais ta bonté complète
 Me tend larges ouverts, tes bras hospitaliers.

La compatissance est ma source, elle est ma mamme
 Tu m'as grandi l'esprit par ta simplicité
 Et sous ton enveloppe âpre de paysanne
 Mon cœur a découvert de la ^{divinité} maternité

Tu me fus bonne aux jours fustes, tu me fus mère
 Quand les soirs douloureux remplant les quintains geis
 Je sentais fermenter dans ma mémoire amère
 Des levains de rancune et des froids de mépris

Tu me fus fière, aux jours d'ardeur et de bataille
 Quand la stupidité grasse, le ventre fort
 Dans le soleil, sur ses pattes, haussait la taille
 Et braquait vers mon art, les trous de son groin d'or.

Tu me fus douce aux jours pervers, aux jours malade,

127²

Quand pour te torturer, je me désolais
Et que pour te servir mes spleens ou régalades,
Je me faisais effort pour te sembler mauvais

Tu m'as pris dans ta chair, et bercé dans ta force
Tu m'as fait voir - les noirs pensers étant éteints -
La nature dressant par dessus moi son torse
Et tendant vers mes soifs, l'ampleur de ses

Tu m'as ressuscité du cœur et de la tête
Tu m'as grandi - c'est toi
~~Et salués~~ et tu fis refluer
Qui replantas

Emile Verhaeren

"Les Amours triomphales" pièce liffée par lui - 1880. J

13

Et les halliciers ^{feuillus} fleuris où marchent les idylles
^{ombrées}
Tremplant leur pied rose dans les ruisseaux plantifs
Etiant de longs regards et cherchant des asiles
De mousse et de fraîcheur pour les baisers cransifs

Et sur des escaliers où des panneaux illustres
Allument leurs couleurs ainsi que des joyaux
Sous un ruissellement de torches et de lustres
Pâles ^{des cortèges d'amants et les couples} et lourds les cortèges royaux

Et les rouges et
Frais encor les noirs enivrements tragiques
Profonds comme la nuit, après comme le froid
Versant sur je ne sais quels bonheurs léthargiques
Les acides mordants du ^{colère} doute et de l'effroi

Puis tout le défilé des rages et des crimes
Les bûchers flamboyants et les ^{pâles} cercueils
Et tel que les génets, mes strophes et mes rimés
À célébrer l'amour, se casqueront d'orgueils

Et mis ^{grands vers} vers fleuris d'ailes, fleuris de flammes
Étaleront leurs feux dans la gloire des soirs.
Et moins sera brillant un peuple d'oufflammes
Et de drapeaux, qu'on hisse autour des ostensoirs

14

Souvent, à contempler mon cœur où l'ennui rêve
- Oiseau hiératique au bord d'un marais noir -
Sans qu'un pâle rayon égaré dans le soir
Ne prolonge vers lui, jamais, sa lueur brève.

A le sentir rempli de vase et de laidetés
Et de ferments malsains et de mornes pensées
Et de poisons, dont les feuilles stigmatisées
Étalent sur les eaux leurs floraisons d'odeurs.

Il me vient le regret d'être l'ardent poète
Que les ~~soirs~~ ^{rêves perdus} ardents, ainsi que des fleurs d'or
Dans un vol destructeur de buse et de condor
Ont ravagé, depuis son enfance d'ascète.

J'aurais dû ^{te chérir} ~~vous aimer~~ jadis, dans l'autrefois,
Avec une âme simple et vierge, une âme entière
Un corps moins ardent de rut et de matière
Et plus fort et plus sain et plus ^{rude} ~~jeune~~ à la fois.

Avant que mon cerveau, fait de jeune vieillesse,
Sur mes plus frais amours ne se soit incliné :
Débris que les soucis savants ont blasonné,
Et qui tombe, chargé de mauvaise richesse.

14 2
Alors dans l'avrilienne et robuste fraîcheur
Des sens incendiés par les sèves premières
Sur bord de bleus étangs satinés de lumières
Où les nuages d'oup font mousser leur blancheur

Sans un regret, sans un remords, sans une crainte
Innocemment, j'aurais noyé parmi les chairs
L'orgueil de ma vigueur, l'ardeur de mes yeux clairs
Et l'immense désir dont mon âme est étreinte !

Maint'adrien par rêve — hélas ! — et je le fais —
En des moments d'ardeur et de fièvre mauvaise
Et verser mon feu noir sur les ors de sa traïse
C'est mériter que tu n'aies jamais

C'était par un matin tout remué de voûp
Où ne fleurait plus rien des nocturnes rafales
Où l'aurore montait en ~~clartés~~ clartés triomphales
Que mes regards t'ont vue une première fois.

La lumière semblait dans les feuilles des chênes.
Les vents tumultueux par grands vols aquilins
Passaient sur les froments, les seigles et les linis,
Passaient et s'enfuyaient mourir au fond des plaines.

Avec tranquillité le fleuve énorme et lent
Et fier et bleu, luisait à travers les prairies;
Les talus l'encastraient et ses rouges voilures
Comme de grands drapeaux plaquaient l'horizon blanc.

Et je te surpris là, debout sur une crête
De digue large et verte où paissait ton troupeau,
Le bras se reposant au col de ton taureau
Et comme abandonnée à sa douceur de bête.

Toute grande, les reins roulant au creux du dos
La bouche mâchonnant une bresse de paille,
Ordes les maïs, et difforme et pendante la halle
Et les deux pieds sortis de ses profonds sabots.

Mais la nature grasse et rube des campagnes
~~Encadrant~~ ^{Encadrant} la santé, si bellement, partout
Et rayonnant au loin de l'un à l'autre bout
Si magnifiquement dans le grand paysage.

Stilgebauer
L. Super no

Mais ton corps entrevu par les trous indiscrets
De ta jupe volante et mince et dégraffée,
Mais touch une ardeur de passion chauffée
Et d'amour contenu sortant de tes yeux frais,

Mais tes seins bossués à crever ton corsage
Et poussant leurs rondeurs comme des floraisons
Donnaient l'espoir de si radieuses moissons
De rut et de fureur, de fougue et de rage,

~~Qu'j'eus le désir fou de ta superbe chair
Tout à coup mise au four, et dressée en statue,
Et plantant sa beauté de gouge dévêtue
Comme un brusque soleil, dans l'or du matin clair~~

4
Qu'j'eus la vision de ta superbe chair
Brusquement mise au four et dressée en statue
Et plantant sa beauté de vierge dévêtue
Comme un brusque soleil dans l'or du matin clair

Emile Verhaeren
1880 - 89

~~"ces amours dévêtues"~~

Pour t'en aller après la mort en parades
Parmi les purs esprits et les volantes flammes
Briller dans la clarté des anges et des âmes
La beauté fut trop rouge et les seins trop hardis.

En t'es donné et tu me resteras entière
Et rien de ta splendeur ne s'en ira là haut
Un être entier mourra pour un autre tombeau,
Pour le tombeau géant et vert de la matière

Le temps absorbera ta charnelle fierté
Et mêlera ta sève et ton souffle et ta grâce
Aux ferments voyageurs qui font vivre l'espace,
Et ta vie et ta gloire, à sa éternité

En devieras les bruits tumultueux des plaines,
Les yeux que les marais fixent au fond des bois.
Les bruits et les échos, les plaintes et les voix
Et les chevres hurlants des hêtres et des chênes.

La clarté des chemins et l'ombre des retraits,
La douce fluidité des sources noctambules,
Et des ruisseaux qui vont chercher les libellules
Dans leur cours cristallin à travers les forêts.

La floraison en feu des loins crépusculaires
Les tièdes et lents soupirs du jour qui s'endort,
Et les cendres d'argent et les poussières d'or
Qui turbulents, le soir, dans les gloires solaires

Emile Verhaeren
1880 - H

"Les amours triomphales"

16
N'es tu pas ^à toujours la grange somptueuse
Les deux battants ouverts dans les rougeurs du soir
Qui serre aux coins de sa cloison au front ~~une~~ chueuse
Mes récoltes de rêve et mes moissons d'espoir.

N'es tu pas à toujours la tikière irradiée
Au feu du blanc matin et du midi vermeil
Où mes desirs fouilleurs, la crête incendiée
Comme des ~~coqs~~ ^{coqs} pattus, s'acharnent dans ^{au} le soleil.

N'es tu pas à toujours le char drapé des gloires
Qui traînes ma jeunesse et ma morosité
Superbement, vers les vergers évocatoires
Où pendent en espaliers, les fruits de ta beauté.

N'es tu pas à toujours le charnel paysage
Aux sommets pleins de neige, aux vallons pleins de miel
Où sur les flancs, les seins, le col et le visage
J'ai tendu mon amour comme un pan d'or du ciel

Emile Verhaeren
1880. 27

"Les Amours Triomphales"

12

Notre amour est pareil à ces soleils d'été
Assis sous les cieux blancs sur un trône de braise
Soleils dévorateurs que jamais rien n'apaise
Et qui ^{mordent} gercent le sol ^{aux} ate leur ^{stabilité} torridité.

Leurs rubis surexposés sont des torches brandies
Au loin sur les enclos, les bois et les marais
Sur les polders mouillés et les horizons frais
Et leurs embrasements sont ceux des incendies.

Sous eux, les seigles rous et les avoines d'or
Brûlent, et les froments qui roulent par les plaines
Le ra- et- rient chanteur des rythmiques haleines
Se calcinent, flétris d'au, le terreau qui dort.

L'eau qui passe, emporte aux plus clairs de sa robe
Des métaux d'or, de l'ambre et du soleil
L'épuise, - et de son lit, monte comme du fiel
Les verdâtres ferments qui sa pudeur dérobe.

Mais qu'importe, et pourquoi vouloir te reprocher
Cet indomptable élan vers les fièvres farouches
Qui mordent notre amour comme d'ardentes bouches
N'est-ce pas, en tes chairs que j'ai voulu chercher

L'oubli consolateur des tortures de l'âme
Dut-il, moi, être entier, comme les anciens rois
Sont les bûchers mangeaient les corps muets et froids
Brûler sur les seins d'or et ton ventre de flamme

Emil Verhaeren
1880 - 87

Les Amours triomphales

18

J'aurais aimé de vivre aux temps bleus et placides
Où l'homme encor errant, . . . pasteur, berger,
Par les matins perlés et les soirs translucides
S'assit dans la lumière et se prit à songer.

La terre, il se l'était à tout jamais domptée,
Il était le vainqueur debout sur l'univers,
Et les fauves, devant sa force ensanglantée
Troupes hurlants, s'étaient enfuis vers les déserts.

Les seuls bonheurs et les plus doux penchants : les rêves
Nés de vierges désirs et de songes nouveaux
S'entre-croisaient ainsi que de grands vols de glaires
Dans la gloire naissante et l'orgueil des cerveaux.

L'espace immense ouvrait ses loins évocateurs
Les horizons héraient les peuples pèlerins
Le long des mers, sur la splendeur des promontoires
Les premiers monuments montaient aux cieux serens

Les fleurs comme des mains ouvraient leurs liges creuses
Et les parfums prenaient sur les roses, essor.
Et les fleurs traînaient leurs ondes voyageuses
Par les plaines d'argent vers les infinis d'or.

Et mon désir aux jours de cet âge candide
Afin de te grandir et te posséder mieux
Eût été d'être un homme étonnant et splendide
Que les peuples anciens mettaient au rang des dieux

Emile Verhaeren

Je trouvais dans le cahier
"Les Amours Triomphales" — mais j'en doute — ? —

19
J'avais levé mon cœur, dans un obscur étang,
De ses ennuis, de ses dégoûts, et de ses haines,
Et tel, aux bras tendus des grands arbres des plaines
Je l'avais suspendu, tout lumineux de sang.

Il brillait là, comme un beau fruit vêtu de gloire,
Bombant sa rondeur ^{d'or} parmi les rameaux verts
Et les soleils, du fond des horizons ouverts
Le grandissaient de leur lumière évocatoire.

Il concentrait la paix des jours qui vont finir,
Il brûlait symbolique au dessus de la route,
Et lentement tombait sa sève, goutte à goutte
Sur le chemin par où les pas devaient venir.

L'air était imprégné de douceur solennelle,
Vers les confins du soir s'ouvraient de vagues yeux,
Un seul désir montait : sentir maître des dieux
Et la terre chantait qu'elle était éternelle.

Et tu passas, les seins massifs, le pas vainqueur,
Venant vers les terreaux, du fond de la bruyère,
Les cheveux te suivaient comme un vol de lumière,
Et tu tendis les mains pour recueillir mon cœur

Et tu cueillis, avec tes dents, soudain rouges, mon cœur

Emile Verhaeren
1880 - H

~~"Les Amours Incompréhensibles"~~

20 vers

20
Quand je me fus promis de la mettre au pillage,
La grande chair fleurie aux champs pâles du Nord,
Les terreaux étalaient en large carrelage
Jusqu'aux horizons bleus leurs blocs de seigle d'or.

Et la levure joyeuse, et les instincts en fête,
Les pieds hâlés et forts, le jarret droit et nu
Tu vins m'offrir, hardi le cœur, haute la tête,
Comme un rouge repas, son corps rude et charnu.

Tu te couchas tranquille et belle en un champ d'orge,
Des chevaux hennissaient et s'ébrouaient autour -
Le feu chauffait son sang; le sang gonflait sa gorge.
Et sous ton front tétu, les yeux suaient l'amour.

Et telle, un jour entier, la grande chair rustaude
Dans le décor géant et bleu du ciel voûté
Et le frisson ombreux des feuilles d'émeraude
Et la gloire de l'air ornant d'orgueil, l'été,

J'offrit crue à mes dents, à mes cris, à mes rages
A l'emportement roué de mes desirs cabrés
Jusqu'à ce que ton corps, vidé par mes ravages
Servit de coussin d'or, à mes vœux sabrés.

Et, quand le soir d'ébène obscurcit le ciel lisse
Et nous trouva, les mains encor cherchant les mains,
Afin qu'en convoitant sa chair, je m'endormisse
Sente, tu me frôlas les yeux avec les seins

Emile Verhaeren

Cette pièce a dû être écrite primitivement ^{entre 80-85} ~~vers~~
puis elle a été presque complètement refaite beaucoup
plus tard. —

29

Ces nous nous aimerons, maîtresse, aussi long temps
Que les cerveaux humains flamberont de pensées;
Les jours et les soleils meurent avec les temps.

Mais nos amours, à nous, seront fleurdelysées
De tant de souvenirs de force et de santé
Que pour mûrir, il leur faudra l'éternité.

Aussi, quand se cloront nos paupières pieuses
Et que les vers trouveront nos corps, on aura beau
Les écraser tous deux sous un poids de tombeau,

De terre sortiront des flammes glorieuses
Qui, volantes parmi les noirs des firmaments
Commme des oiseaux vour protégeront les amants

Emile Verhaeren
Environ 1880-88 (?)

Je mettrai dans mes vers les fleurs de tes prunelles,
 Les roses de ta bouche et les lys de tes mains,
 Pour qu'ils aillent, ainsi que de joyeux chemins
 A travers le jardin de tes beautés charnelles.

Ils entrecroiseront leurs courbes solennelles
 Comme les rubans d'or des cothurnes romains
 Et côtoyeront son dos et ses flancs surhumains
 Et ses seins hérisnés de pointes fraternelles.

Puis, après leur cours lent ou leurs zigzags nerveux,
 Ils se perdront dans les sables de tes cheveux
 Et dans la mer d'argent de son ventre qui bouge.

Oh les jours de fureur et les soirs de remords !
 Oh les heures de rut et de passion rouge
 Où je pourrai, comme eux, me perdre sur son corps.

Emile Verhaeren
 Celi sont dates d' ~~avant~~ ^{environ} 1880-82

17

Je te revis encor au milieu de tes vaches
Glorieuses de graisse et de massivité,
Un soir qu'elles rentraient, avec de la clarté
Et du pâle soleil à leurs cornes sans tâches.

En cheval chais la plus pesante, et tout autour
Les compagnes allant et moutonnant par groupes
Dans les chemins boueux, levaient leurs larges croupes
Comme un peuple de toits aux abords d'une tour.

Les étables haïllent sur les champs, large ouvertes
Loin bas, et ton bétail avec brutalité
S'enfonçait dans leur vide et leur obscurité
Le cou tendu vers un repos de raves vertes.

Des beuglements montaient, rauques et ténebreux
Cornant la nuit tombante au loin, parmi les plaines
Et les brumes pendaient, comme de blanches laines
De long des enclos morts et des herbages creux.

Et tes yeux reflétaient les tristesses filées
A travers les adieux de cette fin de jour
Et toute un pitie' de ^{grands} douceurs et d'amours
Allait de toi, vers les choses décolorées

Emile Verhaeren
1880 - 81 -

"Les Amours Triomphales" -

Copie

FS XL

Les anciens triomphales

Ensam 1880

Le plus de la main de Verhaeren
la note copie par Madame Verhaeren
qui m'a donné ces pages inédites
de Verhaeren en novembre 1929

le 13 avril 1926 M^{me} V. m'a dit que peu d'années avant sa mort Verhaeren
avait repris et corrigé les triumphales